REVERIES.

XXX

Avec la permission du lecteur, nous allons le ramener une troisième fois au Parc Audubon. Ce sera, sans doute, la dernière.

L'autre jour, on y faisait de la musique La foule, comme nombre, était présentable, et assez choisie comme éléments. Nous y étions en compagnie d'un ami qui a, pour le gazon et les grands arbres, la passion de tous les rêveurs.

Deux dames passèrent devant nous. L'une, déjà d'un certain âge, avait une physionomie austère, empreinte de la tristesse d'un cœur meurtri, désabusé des choses du monde ; l'autre, très jeune, était belle, mais d'une pâleur maladive qui atténuait l'âme ; et elle marchait d'un pas lent qui trahissait sa faiblesse. La mort semblait l'avoir marquée du doigt.

Notre ami les salua. Nous lui demandâmes d'où il les connaissait

—J'ai été, nous dit-il, un habitué de leur salon, et je suis encore un familier de la maison, car leur salon reste maintenant fermé en souvenir d'un événement bien triste.

Mademoiselle Adrienne—la jeune fille que vous venez de remarquer—était à la veille de son mariage. Son futur, M. Paul R....., était un des plus brillants jeunes gens de notre société créole. Tous les deux formaient un couple charmant qu'enveloppaient les sympathies admiratives de tout le monde, et que les jalousies n'égratignaient que délicatement.

Ils s'étaient fiancés, et la date de leur union conjugale était fixée en octobre. Nous étions à la fin d'août. Pendant l'hiver, on les avait vus, toujours ensemble, dans toutes nos fêtes, où ils produisaient une certaine sensation.

Elle était accompagnée de sa mère, que vous venez également de voir. Adorable et triomphante sous sa claire et luxueuse toilette, elle avait dans les yeux tout le bonheur qui naît de l'espérance Lui, rayonnant dans sa fierté de futur, recevait sans trop de modestie les félicitations de ses camarades.

Dans toute la partie franco-louisianaise de la Nouvelle-Orléans, il n'était question que de ce projet de mariage. Les amies de la fiancée se réunissaient et discutaient sérieusement, doctoralement, les atours qui, pendant la noce, seraient mis en lumière.

On avait appelé en consultation les meilleures couturières, et les idées nouvelles, les combinaisons allaient bon train. On étudiait des effets inédits, et chacune, dans le choix des couleurs et des façons, se préoccupait surtout de son genre de beauté.

On voulait produire une grande sensation d'élégance et de luxe qui resterait dans les fastes de nos mondanités. La chronique signalait ses crayons.

La corbeille de la mariée tournait bien des têtes. Le choix des cadeaux était une affaire complexe dont on arrangeait déjà les préliminaires, et, selon l'habitude, bien des personnes, à défaut d'entente, jetaient leur dévolu sur le même objet.

De son côté, le fiancé ne restait pas oisif. Entouré de ses conseillers intimes, il composait, avec leur aide, l'ameublement qui devait orner son domicile conjugal. Le salon avait en la primeur des délibérations ; mais la chambre à coucher y avait certainement occupé une place plus considérable.

Ce n'est pas du premier coup que l'on organise un paradis.

Pour s'assurer de la sagesse de son choix, Paul allait consulter Adrienne pour qui, en définitive, s'opérait tout ce travail.

Mais, côte à côte, la main dans la main, leur imagination, conduite par leurs cœurs, s'égarait dans l'espace. Ils se composaient, pour la durée de la vie, un genre d'existence dont les charmes auraient fait oublier sur terre les joies du paradis.... Oh ! fragilité de nos desseins et de nos espoirs !

* *

La famille d'Adrienne possédait sur les bords du golfe du Mexique une fort jolie villa qu'elle occupait pendant l'été. Paul, retenu à la Nouvelle-Orléans par ses occupations, s'y rendait tous les samedis et n'en revenait que deux jours après.

Ces quarante-huit heures étaient agréablement employées Dès l'aurore, les deux fiancés, suivis d'une vieille négresse qui toujours se tenait à distance respectueuse, s'égaraient dans la forêt voisine peuplée de chantres ailés.

Assis sur un banc rustique, ils prêtaient l'oreille au concert qu'offrent les oiseaux à la nature fraîche et pimpante après son repos de la nuit, et à son roi splendide, le soleil, dont ils célébraient le retour.

Nos jeunes gens écoutaient surtout les tendres accents des mères perchées sur leurs nids, et les hymnes de triomphe des pères glorieux et ravis dans leur contemplation des convées.

Alors ces enthousiasmes de la famille étaient conformes à l'état de leur âme ! Une pression discrète de la main indiquait leurs émotions et exprimait leurs espérances.—"Qu'il est doux de s'aimer !" s'écriait Paul, en attirant sur sa poitrine Adrienne rougissante.

Ils avaient obtenu des parents le privilège d'aller, en canot, faire des excursions au large du golfe. Chaque matin, après leur promenade sous bois, une nacelle, pourvue d'un rameur, les attendait sur la rive. Sous l'œil de ce mentor en flanelle bleue, les deux amoureux s'y installaient à l'aise et livraient leur esprit aux rêveries que suggère l'immensité de la mer.

O temps, tu fuis en nous emportant ! Mais, au milieu de ces eaux éternellement les mêmes, on peut se faire illusion sur la durée de la vie, qu'on voudrait infinie lorsqu'on est heureux.

L'amour, éternel lui-même, nous voile l'approche de la mort et nous fait concevoir de longs projets, hors de proportion avec notre existence. Nos jeunes gens se voyaient devant eux du bonheur pour toujours, et ne prévoyaient pas la vieille, négation de l'amour et antipode de la jeunesse.

Comme la nacelle sur le golfe, leurs jours devaient glisser lentement sur le fleuve de la vie et s'attarder aux beaux paysages, aux haies en fleurs qui embellissent les rives. Ils oubliaient cette force invisible, irrésistible et cruelle qui nous dit, dans nos instants d'impressions les plus agréables : "Marche ! Marche toujours d'un pas égal vers ton inéluctable destinée !"

* *

Un jour, le nautonier était malade. Paul offrit de prendre sa place. La confiance qu'il avait au inspirer à la mère d'Adrienne prévint toute objection.

Le voilà parti seul avec sa fiancée. Hélas ! il se promettait de cette promenade à deux la plus vive de ses joies Plus d'oreilles ni d'yeux importuns ! C'était la solitude avec sa liberté, n'ayant pour frein que le respect qu'on doit à la jeune fille dont on veut faire sa femme. L'intimité de ce tête à tête devait être une jouissance qui n'avait de supérieures que celles que leur réservaient les premiers mois de leur mariage.

Paul, en tenue de circonstance, se mit vigoureusement à la rame. Un instant après, il prenait le large, et l'on entendait sa voix vibrante et gaie chanter à pleins poumons :

Vague au loin, ma nacelle'....

La flanerie fut longue Tout entier à la contemplation d'Adrienne, Paul ne vit pas à l'horizon des nuages menaçants qui portaient dans leur flanc la tempête.

Le canot, confié aux hasards des flots, dérivait paresseusement, conduit par l'amour aveugle. Les vagues, tout-à-l'heure sereines et caressantes, gonflèrent brusquement leurs dos, comme soulevées des profondeurs de l'abîme par des monstres gigantesques.

De collines minuscules qu'elles étaient, elles devinrent des montagnes, sous le souffle furieux d'un vent d'orage.

Le ciel s'obscurcit. Le brouillard de la pluie s'étendit sur les eaux et cacha la terre. Les foudres éclata en formidables détonations et sillonna d'éclairs aveuglants l'espace troublé.

Le canot, éperdu, voltigeait comme un fétus de paille sur les crêtes moussueuses des vagues, tantôt disparaissant dans des creux immenses, tantôt reparaissant sur les sommets, enveloppé d'embrun et noyé d'écume. Le danger était épouvantable !

Adrienne, affolée, exhalait des lamentations désespérées, s'accrochait frénétiquement aux bords de la nacelle, ou élevait ses mains au ciel, implorant la clémence de Dieu.

Paul essayait de la consoler et l'entourait de ses bras comme pour la protéger contre la tempête, tandis que sur la rive, la famille à genoux priait pour tous les deux.

Les vents apportaient du lointain les sons graves de la cloche du village qui sonnait l'alarme, et l'on entendait dans les airs les cris éplorés des oiseaux de mer emportés par l'orage. Le golfe, violemment secoué, rugissait de colère et de douleur.

Un nouvel éclat de foudre enveloppa d'une lumière éblouissante les deux fiancés.

Adrienne, épouvantée, se leva, fit un mouvement de côté et tomba à l'eau.

Paul, excellent nageur, se précipita à son secours et eut le bonheur de la remettre, évanouie, dans le canot. Il venait d'accomplir un miracle d'adresse et de vigueur.

* *

Cependant, le temps se rassérène. La tempête, continuant sa course furibonde, porta ses mugissements vers le Mexique

On avait détaché de la terre plusieurs embarcations pour courir à l'aide des naufragés. On trouva Adrienne couchée sans connaissance au fond du canot, et Paul, pâle comme un mort, faisant force de rames.

Ramenés au village, les jeunes gens furent l'objet de tous les soins. On courut pour la jeune fille chez un médecin qui la rendit à la vie. L'émotion, plus que sa chute dans l'eau, lui avait ravi ses sens.

Mais Paul, pris de violents frissons, dut se mettre au lit. Au moment où il avait sauté dans les flots pour sauver sa fiancée, son corps était ruisselant de transpiration. Ses efforts comme rameur l'avaient mis en nage. Un saisissement en avait été le résultat, et la terrible, l'effrayante fluxion de poitrine s'était déclarée.

Le médecin, qui voulut d'abord dissimuler le péril, assura, mais d'un ton peu convaincu, qu'on en viendrait à bout. Cependant, le mal s'aggrava, et le malheureux jeune homme mourut après huit jours d'horribles souffrances.

Pendant cette funèbre semaine, Adrienne, revenue à son état normal, s'érigea en garde malade et ne quitta pas le chevet du moribond, passant aux pied d'un Christ ses heures d'anxiété, et demandant son salut à la prière.

Au moment solennel, elle se pencha sur le front du mort et murmura : "Je te resterai toujours fidèle !"

Après les funérailles, la jeune fille perdit ses couleurs et se vit en proie à un amaigrissement qui inquiétait sa mère

Le sommeil et l'appétit la désertèrent à la fois. De légers accès de fièvre vinrent l'assaillir. Son état moral était d'ailleurs délabrable. Le chagrin la minait cruellement. Bientôt, il fut visible qu'elle était atteinte d'une maladie de langueur.

Et depuis cette époque, elle traîne des jours teintés de tristesse et de gémissements. Jamais elle n'a consenti à revoir la villa de la famille et le golfe qui lui rappelle un si lugubre souvenir.

On la voit, toujours accompagnée de sa mère, à West End ou dans ce Parc, en quête d'un peu d'air pour ses pauvres poumons comprimés.

Parfois, elle se met au piano, où elle exécute, avec un sentiment intense, des des chants de mort que toujours elle termine par des pleurs.

Sa faiblesse de santé désole ses parents. La médecine, leur dit-on, n'y peut rien. En vain cherchent-ils à la distraire, à la consoler. Indifférente à tout, rebelle à tous les amusements, sans cesse elle retombe dans son état de dépérissement qui, lentement, la conduit à la tombe.

FRANÇOIS TUJAGUE.

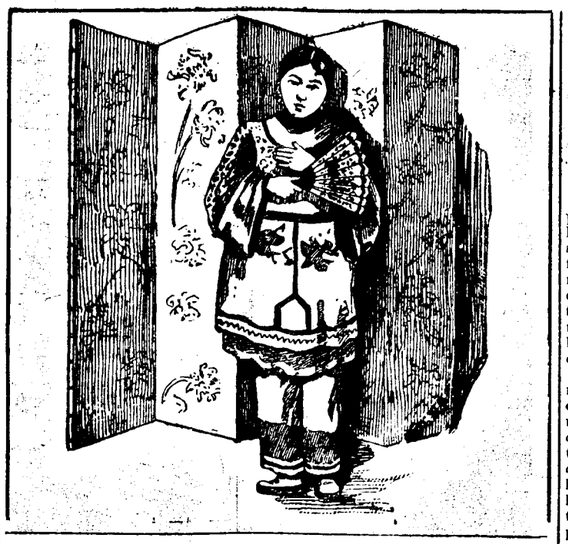
Chronique du chiffon.

Occupons-nous des enfants. Voici venir l'époque des déplacements et il est utile de savoir ce qui se fait pour nos gentils bébés.

Nos lectrices n'ont pas été sans remarquer que les jupes des petites filles se font de nouveau courtes et que la forme Bretonnay est tout à fait abandonnée.

Jusqu'à l'âge de six ans, ces demoiselles portent la blouse droite, avec ou sans empiècement. Au-dessus de cet âge, ces modes bébé ne leur conviennent plus. Il faut les habiller en robe à corsage blouse, froncé et monté à la jupe, également froncée. La plupart des jupes se doublent entièrement, comme celles des mamans et se font à lés un peu biaisés, lorsqu'il s'agit d'employer un tissu un peu ferme, comme le mohair, les poils de chèvre, les fantaisies chinées, laine et soie, les imprimés sur chaine, les damiers et carreaux écossais, etc., etc. Les tissus légers, ajourés, les batistes brodées, les organdis, jaconas, mousselines imprimées, enfin toutes les étoffes légères, qui font de si jolies robes d'enfant, se montent froncées et non biaisées. Dessous, on met une jupe de soie blanche, de couleur ou de taffetas changeant. La juge de dessus est ourlée. Si le tissu forme un dessin, il est inutile de garnir. S'ils est uni, on pourra orner d'entre-deux de valenciennes. Dans le bas de l'entre-deux, on coudra une toute petite valenciennes francée. Le corsage sera garni de même. Rien ne peut rendre la grâce de cet ornement bien jeune et peu coûteux, puisque ces entre-deux et ces dentelles coûtent bon marché et s'achètent par pièces de petit métrage. Nous recommandons, pour les petites filles, les robes agrafant dans le dos, ce sont les seules qui les habillent bien.

Vers l'âge de douze ans les robes s'allongent un peu, mais se font à peu près de même. Les formes ne varient guère, par la raison très simple qu'elles sont en somme une imitation des robes des dames, surtout par les garnitures qui consistent, de sept à douze et quatorze ans, en épaulettes, en berthes et surtout en grands cols. Au-dessus de cet âge, les fillettes portent, toujours à l'imitation de leurs mamans, des corsages-vestes et beaucoup de devants à revers qui permettent de supprimer la jaquette. Elles portent aussi de petits complets à paletot droit, absolument de la forme des vestons d'homme, qui leur vont fort bien. De six à dix ans, pour toujours porter, le costume marin en serge bleu, composé d'une jupe et d'une vareuse, ouverte sur une chemisette à grand col, est on ne peut plus gracieux. Du reste, nous ne pouvons mieux faire, que de donner ces quelques conseils.



AH KONE, LA SARAH BERNHARDT CHINOISE.

Les Chinois aux Etats Unis sont très fiers du début, à New York, de Ah Kone, la Bernhardt de leur pays. Elle joue et chante tous les soirs au théâtre chinois, de la ville-empire. Son traitement annuel est de $1.500, et on lui paye toutes ses toilettes et tous ses frais de voyages.

LA LUNE.

Autrefois, sur la Lune,
Par Alfred de Musset,
Une ode peu commune,
Ainsi que chacun sait,

Fut écrite. Et cette ode
En petits vers sautants,
Qu'instant à la mode,
Amusa nos vingt ans.

Ô vingt ans ô jeunesse,
Fant il être barbon
Pour que l'on reconnaisse
Que vous sentiez fort bon !

Musset fut un poète
Charmant, en vérité,
Et qui dresa la tête
Souvent dans la clarté.

Ma's sa Muse, peu sainte,
A malheureusement
Versé l'horrible absinthe
Dans son verre charmant ;

Et Rrolla, las et sombre,
Ne croyant plus à rien,
Cherchant la fin dans l'ombre,
Eut un affreux revanche.

Quoiqu'il en soit, la Lune
De Musset, eut son temps ;
Et moi, j'en veux faire une
En vers très éclatants,

Qui s'en ira peut être
Un jour, avec fierté,
Comme l'œuvre du Maître
A la postérité.

Qui est ? ... Mais c'est la Lune
En quartiers, au déclin,
A neuf, qui m'importune,
Comme aussi dans son plein.

Car nous, hommes de terre
Et de choux à planter,
Devant plus d'un mystère
Nous avons à compter.

Et le semeur, qui sème
Au hasard, sans savoir,
Rajiant dans un blasphème
La Lune et son pouvoir ;

Et le planteur qui plante
En toute lunaison,
Et qui toujours se vante
D'avoir toujours raison,

Manquant d'astronomie,
Se mettant par orgueil,
En fait d'agronomie,
Leur plus gros doigt dans l'œil.

Vraiment, la Lune blanche,
Sans chaleur et sans feu,
Aux cornes sur la hanche,
N'intéresse pas peu.

Car la Lune elle même,
Malgré ce qu'on a lu
Sur elle, est un problème
Encor peu résolu.

Est-ce bien Nicodème
Qu'on voit dans son grand rond,
Avec un diadème
D'ombre pâle à son front ?

Aux temps du vieil Olympe,
Quand elle était Phébé,
Avait elle une guimpe
Et le dos bien bombé ?

Elle est sans atmosphère,
Dit-on, pour le moment,
Et l'on n'y pourrait faire
Rougir même un piment.

Ses montagnes, sont-elles,
Comme on paraît savoir,
Des montagnes réelles !
Nos fils iront y voir.

Mais lorsqu'elle est brouillée,
Sale, couleur d'étain,
Tout a fait barbouillée,
Il pleuvra pour certain.

Quand la Lune est rousse, elle
Est comme tous les roux.
Incléments, cruelles,
Propices aux loups garous.

Mon chien, vrai chien de garde,
Fidèle assurément,
Hurle quand il regarde
La Lune au firmament.

Car je crois, ami mon âme !
Qu'elle a pouvoir partout,
Sur l'homme, sur la femme,
Sur les chiens et sur tout.

Satellite ou maîtresse,
De face ou de côté,
Bienveillante ou traîtresse,
Elle a sa volonté

Elle a son magnétisme
De nuit, de jour, de mois,
De temps, et l'hypnotisme
Est une de ses lois.

A l'Océan sans borne,
Difficile à dompter,
Elle montre ses cornes
Et lui dit de monter.

Et l'Océan immense,
Mare magnum puissant,
Terrible en sa démence,
Monte en obéissant.

Oui, fille de Nérée,
Et mère de Triton,
Qui règle ta marée ?
C'est la Lune, dit on.

C'est la Lune croissante
Ou décroissante, ô Mer,
Qui roule frémissante
Ta vague au sel amer.

La Lune sans puissance,
La Lune sans vertu
Et sans conscipiscence
Pauvre sot, que dis tu !

Par un beau clair de Lune,
Au printemps, n'avons nous
Jamais vu l'Un et l'Une
Heureux, l'Un à genoux ?

A cette heure tonchante
Des soirs, on l'on entend
Le rossignol qui chante,
Ils en chantaient autant

Cela n'est il pas même
Notre Lune de miel,
Lune aimante où l'on aime,
Comme en un coin du ciel ?

Mais dans cet amour d'ange,
Amour vite emporté
Comme chacun la mange,
Avec avidité

Pauvre Lune mangée
Douce Lune de miel,
Sitôt, sitôt changée,
En une lune en fiel !

Qu'importe ! Il en est d'autres
Et la variété
Plaît aux joyeux amoureux
Aimant en liberté

Pourtant, croyants sceptiques,
Vieux ou non, gardez vous
Aux femmes lunatiques
De donner rendez vous.

Pour tant qu'aux vieilles Lunes
Au croissant assez laid
On en voit quelques unes
Danser sur un balai

Mais je vois que ma Muse,
En décidant les vers
Où mon esprit s'amuse,
Dévide de travers

Si je laissais faire,
Pourrais le—qui le sait ?—
Me dépêtrer d'affaire,
Comme Alfred de Musset !

Qui gît ici la Gaulouse,
Qui parle le latin
N'irait point en galloise
Dire—c'est bien certain,

Et ce serait un crime—
Sans la moindre façon,
Dans la dernière rime
De ma folle chanson,

Que l'homme est une Bête
A l'air réjouissant,
Qui porte sur sa tête
Une Lune en Croissant !

J. G.

LE RECRUTEMENT

—DES—

AMBASSADEURS.

Petite consultation diplomatique.

A l'occasion de la nomination au poste d'ambassadeur à Berlin de M. le marquis de Noailles, on a fait observer qu'en appelant à cette haute fonction un gentilhomme de race, la république rentrait dans la tradition de M. Thiers qui désirait par dessus tout, que son gouvernement fût représenté à l'étranger par des membres de l'ancienne noblesse historique de France.

Si l'on se reporte, en effet, à la périodé où M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, dirigeait la politique intérieure et extérieure de la France, on remarquera avec quel patriotique souci le célèbre homme d'Etat s'était efforcé de rehausser le prestige de la France à l'étranger par des nominations de nature à raviver le souvenir de son passé héroïque et de son vieux renom de gloire et de grandeur.

De nos jours, les avis sont partagés sur la question de savoir s'il faut continuer à attribuer, notamment les ambassades, à des diplomates de carrière ou de haute naissance, ou sacrifier à l'esprit roturier de l'époque qui veut que les fonctions diplomatiques, même les plus élevées et les plus délicates, puissent être accessibles à tous. C'est sur ces deux points qu'a porté l'enquête.

Madame Juliette Adam

n'hésite pas à formuler son opinion en termes très nets.

—Personne, dit-elle, ne me fera l'injure de douter de mon républicanisme ni de ma sincérité. Eh bien ! au cours de mes nombreux voyages en Europe, j'ai pu constater que chaque fois que la France était représentée dans un des pays que j'ai traversés par un grand seigneur, celui-ci n'avait d'autre préoccupation, dans les moindres détails de sa vie, que de justifier la confiance du gouvernement qui l'avait nommé, estimant, à bon droit, qu'en honorant et en glorifiant la République, il honorait et glorifiait les hautes fonctions dont lui-même était investi.

"Par contre, chaque fois qu'un personnage, même homme de valeur, issu de la démocratie, a été chargé d'une mission semblable, je l'ai toujours vu, dans les milieux aristocratiques, critiquer le régime et ridiculiser même le gouvernement qu'il représentait, s'efforçant ainsi de se faire pardonner son humble origine.

"Mon opinion est que dans les Etats démocratiques, c'est-à-dire aux Etats-Unis et en Suisse, il faut envoyer des représentants de naissance plébéienne. Au contraire, partout où il y a une monarchie aristocratique, il faut envoyer des aristocrates.

"Et surtout c'est une erreur d'appeler au poste d'ambassadeur en Autriche, où les questions de Cour et les considérations d'étiquette tiennent une place essentielle, un homme n'appartenant pas à la noblesse et ne possédant pas ses seize quartiers. Cet envoyé aura beau occuper une haute situation sociale dans son pays, être de parfaite éducation et de mérite supérieur, il ne bénéficiera pas du prestige de ses collègues titrés qui auront leurs libres entrées à la Cour alors que lui ne sera jamais admis auprès de l'Empereur qu'en vertu d'une lettre d'audience.

"Enfin, dans les pays de monarchie militaire, il faut, à mon sens, un grand seigneur militaire, général ou amiral. En Russie, cette pratique a donné de bons résultats. J'ai du reste exprimé l'opinion sur la question que vous venez de me soumettre, à Gambetta qui n'était pas très loin de partager mon avis."

M. JOSEPH REINACH

qui fut le collaborateur de Gambetta aux affaires étrangères, dit :

—Je ne pense pas qu'il y ait de règle fixe à établir en pareille matière. L'ancienne monarchie a été représentée au dehors souvent par des nobles, mais aussi par des ecclésiastiques qui n'étaient point de famille aristocratique et par de simples roturiers. Le propos prêté à M. Thiers m'étonne un peu ; c'est la première fois que je le vois citer. M. Thiers a été ministre des affaires étrangères, et les ambassadeurs qu'il a nommés n'étaient point tous des grands seigneurs. Ainsi M. Guizot, qu'il envoya à Londres et qui n'était peut-être pas le premier venu. Plus tard, comme président de la république, M. Thiers nomma le duc de Broglie ambassadeur à Londres ; le comte de Choiseul, ambassadeur à Rome, et le marquis de Noailles à Washington ; mais aussi M. Jules Ferry à Athènes, M. Lanfrey à Berne et le général Leflô à Saint-Pétersbourg.

"Gambetta, de même, n'eut d'autre souci que de nommer des capacités. C'était son principe : "On gouverne " avec un parti, on administre—ou à l'on négocie—avec des capacités." C'est à son influence qu'il faut attribuer les nominations de M. Challemel-Lacour à Londres, et de M. John Lemoine à Bruxelles.

"C'était des roturiers, et de quelque mérite. Un peu plus tard, comme ministre des affaires étrangères, Gambetta n'eut à nommer que deux ambassadeurs, M. de Courcel à Berlin et M. de Chaudordy à Saint-Pétersbourg qui n'étaient pas non plus de noblesse très ancienne. C'est une question de tact, de circonstance, de politique. J'ai le souvenir très précis que Gambetta avait l'intention d'envoyer le duc d'Aumale comme ambassadeur extraordinaire au sacre du tsar Alexandre III. Et, comme quelqu'un faisait cette objection : " Acceptera-t-il ?" Gambetta répondit : "Je lui en ferai donner l'ordre " par le ministre de la guerre."

M. EMILE OLLIVIER.

"Tout, à mon sens, consiste dans ce que j'appellerai l'art de vivre. Un diplomate doit être un homme affable, insinuant, charmant, instruit, ayant de l'agrément et de la distinction. On admet que ces qualités se rencontrent plus particulièrement dans le grand monde, qui forme des hommes d'excellente éducation ; mais je n'admets aucun exclusivisme en cette matière. Un homme du peuple peut avoir également cet art d'insinuation et de manières, cette clairvoyance et cette perspicacité qui faisaient dire du cardinal Antonelli : "Il " faut se garder de penser devant lui, " de crainte qu'il ne devine aussitôt " ce que l'on pense."

" L'art du diplomate, fort difficile, est très étendu et peut aller jusqu'à la réalisation de cette idée chère à M. Challemel-Lacour qui se vantait, dans une lettre à Gambetta, de connaître par les femmes le secret des hommes. La question du titre, à mon sens, est assez oiseuse. L'empereur n'y attachait qu'une médiocre importance. Ainsi la plupart des diplomates désignés pour les hauts postes n'étaient pas de vieille noblesse. Faut-il vous rappeler les exemples du comte Armand, de M. de Chaudordy, du général Fleury même qui devaient leurs titres à la bienveillance de l'Empereur ou du Pape ? La plupart d'entr'eux appartiennent à la petite bourgeoisie. Croyez-vous que si l'on nommait ambassadeur à Londres cet esprit délicat, cet homme charmant, ce lettré qui a nom Gréard, les lords ne feraient pas un accueil chaleureux à l'un des plus brillants représentants de l'Académie française ?

" Si, dans une famille historique, il y a des capacités, il faut les utiliser. Ce n'est évidemment pas banal de pouvoir dire : " Mon grand-père Henri IV." Mais à côté d'un privilège de la naissance, sans valeur, s'il se trouve un simple plébéien intelligent, habile, capable, sachant causer quand il le faut et se taire à l'occasion, je n'hésiterai pas.... L'intérêt du pays avant tout. "

* *

LES COULEURS ET LA VÉGÉTATION.

L'autre soir, à Paris, dans la grande salle de l'Hôtel des sociétés savantes, M. Camille Flammarion a rendu compte des expériences faites à l'observatoire de Juvisy, concernant l'influence des différentes couleurs du prisme sur la végétation. Des fruits, des plantes, et notamment des sensitives, exposés aux rayons bleus, sont demeurés pendant des mois sans l'ombre d'une modification. Exposés aux rayons rouges, au contaire, les fruits ont mûri avec une étonnante rapidité, les tiges ont devennes quatre fois plus hautes qu'à la lumière blanche.

HOTELS.

WILLOW COTTAGE,

Sur les Bords de la Mer.

HOTEL ET RESTAURANT.

Biloxi, Miss.

Les familles trouveront à cet établissement, installé avec tout le luxe et toute la modernité désirables, le logement et la nourriture les meilleurs qui soient sur le littoral du golfe, aux conditions les plus faciles et aux prix les plus modiques. Service parfait

La cuisine sous les ordres d'un maître cuisinier et un garçon de salle de premier ordre.

F. SARTRE, Propriétaire.

24mai—1 mois dim mar jeu

Hotel de l'Hermitage

HOTEL FASHIONABLE.

Installé dans la Belle Ferme de Milhaven, Près de Covington, Lne.

L'hôtel est bâti sur des terrains élevés, couverts de pins, de chênes et de magnolias, avec des sites pittoresques sur les bords du Bogue Falaya L'endroit est l'un des plus sains et des plus jeunes de la contrée. Puits artésien, etc.

Chambres meublées des plus confortables et à neuf.

Cuisine française.

Une voiture de l'hôtel prend les voyageurs et les ramène à la station de Covington.

Dirigé par s. P. Bouby.

Pour renseignements écrire "Covington P. O., La 1er avril—

Magasin du Bon Marché

61 Rue Royale

(NOUVEAU No 313).

F. A. BRUNET.

Horloger, Bijoutier, Joaillier

Marchand de Montres, Pendules, Orfèvrerie, Lunettes, Diamants et Bijouterie de toutes descriptions.

Cannes et Ombrelles à pomme d'or et argent.

Achat et échange de vieil or et argent.

Montres et Bijoux de toutes sortes réparés par des ouvriers compétents

14janv95—1an

Philadelphia Dental Rooms

Coin Canal & Bourbon,

Au dessus du R. E. LEE HATSTORE, Elévateur, 4 rue Bourbon.

Nous avons des salons élégants et commodes, bien pourvus de tous les nouveaux instruments, machines et accessoires comme à la profession. Nos prix sont raisonnables et justes. Notre travail est pleinement garanti. Nous fabriquons tous les matins de l'AIR VITALISÉ pour l'extraction absolument sans souffrance des dents. Extraction de dents sans souffrance, 50 sous

20 oct—1 an

TEXAS T AND P ROUTE EL PASO PACIFIC

LIGNE COURTE

—POUR—

Hot Springs, Nord Texas

—ET—

CALIFORNIE.

Bureau des Billets : 632 Canal

Et à l'entrepôt au pied de la rue Thali

Heures des arrivages et des départs.

	Départs.	Arrivages.
Ex de Ft Worth et Cal...	8.15 a.m.	9.15 a.m.
FtW rth à Hot Springs Ex	7.20 p.m.	6.55 p.m.

Le train de 8.15 a.m. a des chars dortoirs buffet, Pullman à Fort Worth et fait connection à Fort Worth avec des chars dortoirs Pullman pour El Paso, Denver et San Francisco.

Le train de 7.20 p. m. a des chars dortoirs buffet Pullman à Shreveport et Marshall, faisant connection à Marshall avec des chars dortoirs pour Hot Springs et Little Rock, aussi des chars dortoirs directs à Monroe et Alexandrie.

Prenez les chars électriques de la rue Jackson ou de la rue Tchoupitoulas, via le Ferry de la rue Jackson pour Gretna. Les trains quitteront Gretna à 8.40 a.m. et 7.55 p.m

Pour des billets et d'autres informations s'adresser à

A. S. GRAHAM, agent des passagers et des billets, 632 Canal, N.-O., Lne. GASTON MESLIER, agent général des passagers et des billets, Dallas, Tex. L. S. THORNE, Troisième vice président et directeur-général, Dallas, Tex.

Comme le duc prononçait ces mots, un domestique entra dans le cabinet, apportant une lettre à la duchesse et dit :

—On attend une réponse ; c'est de la part de la princesse Serenoff.

Fébrilement, la duchesse déchira l'enveloppe et lut, à mi-voix, ce mot qui bouleversa son mari :

" Madame la duchesse de La Mothe-Ardent.

" Considérant que ce qui s'est passé hier est une manifestation de la volonté de Dieu, contre laquelle il serait fou de réagir, je viens vous demander un entretien.

" A quelle heure, aujourd'hui même, pourrai-je me présenter chez vous ?

"Veuillez bien croire, madame, à mes sentiments de profond respect et à la très vive sympathie que votre cher fils m'a inspirée.

"Princesse MICHEL SERENOFF."

—Que faites-vous ?.... s'écria le duc.

Sa femme prenait une plume, une feuille de papier.

—Je réponds, dit-elle tranquillement.

—Sans avoir réfléchi !

—Je n'ai pas besoin de réfléchir pour cela ; je sais trop bien ce que je veux ; et je sens trop bien que la mère du prince Alexis et moi nous sommes près de nous entendre ! Comme sa lettre, malgré la solennité qu'elle affecte, est pleine de chaleur, de sympathie !

Et elle traça rapidement ces mots :

"Madame la princesse Michel Serenoff.

"J'irais au-devant de vous, si je ne croyais comprendre que vous préférez, d'abord, venir chez moi.

"Je serai profondément heureuse de vous voir et vous attendrai toute la matinée.

"Veuillez bien croire aux sentiments de très sincère sympathie que m'a inspirés la mère du prince Alexis.

"Duchesse de LA MOTHE-ARDENT."

Le duc s'était mis à marcher dans son cabinet.

Sa femme voulut lui montrer sa réponse. Il haussa les épaules, et :

—Je vous laisse faire.... Je vous laisse faire.... Je suis bien obligé de vous laisser faire....

Et le domestique parti, il s'écria :

—Je parie que vous lui dites de venir ?

—Mais naturellement, mon ami.

—Et tout de suite ?

—Je ne vois pas la nécessité d'attendre à demain.

—De telle sorte que j'aurai eu, hier, chez moi, le fils et que je vais avoir, ce matin, la femme d'un homme qui, sans moi, serait fort probablement encore de ce monde ? Et qu'allez-vous lui dire ? Allez-vous lui révéler toute cette histoire que je viens de raconter à Pierre ?....

Et, s'adressant brusquement à son fils :

—Je ne te comprends pas, toi qui lisais par-dessus l'épaule de ta mère, tandis qu'elle écrivait, de ne l'avoir pas empêchée d'envoyer cette lettre ?

—Père, dit Pierre en souriant, je suis un enfant trop respectueux pour m'opposer aux volontés de mes parents !

—Tu résistes bien aux miennes, puisque tu approuves ta mère....

—Mais, père, je n'ai rien dit qui puisse vous indiquer que j'approuve ou que je désapprouve....

—Comme si cela ne se voyait pas dans tes yeux !

—Mon bon père, puisque vous lisez si bien dans mes yeux, vous avez pu voir combien j'ai admiré votre conduite, votre ténacité, votre courage, votre désintéressement. Oh ! certainement, pour tout ce qui s'est passé autrefois, je ne demanderais qu'à avoir agi comme vous !.... Mais la situation me semble bien changée aujourd'hui. Au lieu d'un prince Michel Serenoff, qui n'était pas un très beau personnage et que Dieu, et non pas vous, a puni, supprimé, nous avons en face de nous un prince Alexis dont l'âme est toute faite de loyauté ; au lieu d'une douairière orgueilleuse, autoritaire, sans doute avare et ambitieuse, qui a dû faire abominablement souffrir cette pauvre Marie de La Mothe-Ardent dont vous venez de me raconter la vie, nous nous trouvons en face d'une princesse Gertrude, absolument bonne et charmante, qui m'a parlé, hier, de ma mère et de ma sœur en termes exquis et qui, aujourd'hui, sollicite, de la façon la plus courtoise, une entrevue avec ma mère. Je ne puis qu'approuver maman de lui accorder tout de suite ce qu'elle désire.... Qu'en sortira-t-il ?....

La duchesse ne put dominer un tressaillement.

Et elle le prononça avec lenteur :

—Ça, qu'en sortira-t-il ?.... Je vous avoue, mon ami, que je n'ai pas la prétention de prévoir l'avenir. Mais la situation se présente carrément, je n'y bouderai pas. Seulement, ajouta-t-elle, reprenant son ton décidé,—je n'ai pas besoin de Claire ici. Cette jeune personne est trop futée pour que nous la laissions dans une maison où il va probablement se dire des choses qu'elle n'a aucun besoin de connaître.... jusqu'à nouvel ordre.

—Je puis l'emmener avec moi au Bois, maman ? proposa Pierre. Elle ne me refusera pas de faire une promenade à cheval, et elle sera sans défiance.

—C'est que je voudrais t'avoir sous la main.... ainsi que ton père ; car vous n'allez pas bouger, mon ami ?

—Vous disposez de moi comme si vous étiez le chef de la communauté, fit le duc d'un ton grognon.

Mais il avait dépensé toute l'énergie dont il était capable dans le beau récit qu'il venait de faire à son fils.

Et il retombait aisément sous la domination de l'esprit supérieur de sa femme, laquelle, du reste, se montrait toujours d'autant plus douce qu'elle désirait imposer ses volontés, et elle dit bien gentiment :

—C'est simplement une prière que je vous adresse, mon ami. Quant à toi, Pierre, conduis ma Clairette.... sous tel prétexte que tu voudras.... par exemple chez nos cousins d'Auseraie, et reviens ici. Je t'appellerai si j'ai besoin de toi.

Un quart d'heure plus tard, Pierre, qui tambourinait depuis douze minutes à la porte de Mlle Claire, put enfin pénétrer dans le sanctuaire de cette jeune personne, sanctuaire qui se trouvait extraordinairement en désordre, comme chaque fois qu'elle avait gravement hésité sur la toilette qu'elle mettrait.

Et elle avait énormément hésité ce matin, car il y avait une robe sur chaque meuble.

Pierre avait bien envie de la plaisanter et de lui demander le motif de tant de coquetterie ; mais il risquait, en excitant le caractère quelque peu irritable de sa sœur, de compromettre sa négociation.

Et il dit, tout simplement, tout tranquillement :

—Viens-tu avec moi, ce matin, chez nos cousins d'Auseraie ?

—Pour ?.....

—Je voudrais leur faire une visite ; et, ma matinée étant libre....

—Juste celle-ci ? interrogea-t-elle en clignant de l'œil.

—Oui ; et j'ai, d'autre part, une commission à faire au marquis d'Auseraie, de la part de papa, au sujet.... au sujet.... d'un document.... de.... de la marine.... Tu sais que le marquis d'Auseraie, lorsqu'il était député, s'occupait beaucoup de.... du budget de la marine, comme papa.... Et il a conservé certaines circulaires certains chiffres....

—Oh ! que tu bafouilles, mon pauvre Pierre !

—Tu trouves ? répliqua-t-il en riant, tout prêt à se moquer de lui-même.

—Oh ! oui. Et tu ferais bien mieux de me dire tout uniment : "Ma petite Claire, t'es de trop ici, parce qu'on va y recevoir la princesse Serenoff...."

—Et qui t'a dit ?....

—Petit niais, va ! Si tu crois que je n'ai pas vu arriver un domestique, avec une livrée qui sentait la Russie, qui apportait une lettre à maman ! Et comme, moi, je n'ai qu'à presser un bouton pour que chacun dans la maison vienne me raconter sa petite affaire....

—Curieuse !

—Tu m'as souv